

Et si finalement Russell avait raison ?

Pascal Engel

Université Paris IV Sorbonne

Colloque, Le nom propre, Université Paris X, 2002,

Publié dans *Corpus*, 2005

La théorie que l'on peut appeler descriptive de la référence (TDR), selon laquelle la référence, et en particulier celle des noms propres (mais aussi, selon nombre de versions, des termes d'espèces naturelles qui sont des noms communs grammaticaux, comme « tigre », « cheval » ou « manganèse »), s'effectue toujours par l'intermédiaire d'une description de la forme « le tel ou tel », semble faire partie des théories philosophiques obsolètes, au même titre que le béhaviorisme, le phénoménisme, ou le dualisme cartésien. Depuis près de trente ans, et en particulier depuis la publication de *Naming and Necessity* Saul Kripke (1972), on considère que la théorie russellienne des descriptions, quand elle est appliquée à des expressions telles que les noms propres du langage ordinaire, mais aussi les descriptions définies elles mêmes, est fautive, et que la référence des noms propres est une relation *sui generis*, directe. Ce retour général à la thèse de Stuart Mill, selon laquelle les noms propres de la langue naturelle ne font pas réellement partie du langage, et ne sont que des étiquettes dotées d'une dénotation, n'est pas sans ambiguïtés, comme on le sait¹. La forme générale d'une théorie de la référence directe n'est pas encore établie, ne serait-ce que parce qu'on ne sait pas encore bien comment elle peut s'appliquer aux contextes linguistiques auxquels Russell l'appliquait, comme les contextes indirects (en particuliers les énoncés rapportant des contenus d'attitudes propositionnelles telles que « croire que » ou « désirer que ») ou les énoncés existentiels négatifs du type « Pégase n'existe pas »). Mais tout le monde semble plus ou moins admettre que la preuve a été définitivement faite que la fonction sémantique des noms propres ordinaires est plus proche de celle des indexicaux comme « ceci », ou « ici », ou des pronom personnels

¹ cf sur ce point les analyses de Pierre Jacob 1993

comme « je », que de descriptions de la forme « Le petit caporal » ou « la plus belle fille du monde ». Pourtant je voudrais suggérer que c'est loin d'être clair. Mon but n'est pas ici de proposer une théorie des noms propres et de la référence, ni même d'en esquisser une, mais essentiellement de faire une courte mise au point pour rappeler que la théorie russellienne des descriptions appliquée aux noms propres n'a pas été réfutée.²

1. La portée de la théorie des descriptions.

Russell ne s'exprime quasiment jamais comme s'il proposait une théorie *sémantique* de la référence ou une théorie de la communication linguistique. En réponse aux critiques célèbres de Strawson (1950) il répondait même ne pas s'intéresser à ces questions (Russell 1959). Pourtant on peut extraire de ses nombreuses déclarations sur les noms propres et les descriptions des passages comme les suivants, parmi les plus connus :

[1] « Les mots du langage ordinaire, et même les noms propres, sont en réalité souvent des descriptions. Autrement dit : pour exprimer de manière explicite la pensée d'un locuteur faisant un usage correct d'un nom propre, il faut généralement remplacer le nom propre par une description. Bien plus la description requise variera suivant les individus, ou suivant le moment pour un individu. Seul reste constant (pour autant que le nom soit correctement utilisé) l'objet auquel le nom s'applique. Mais tant que l'objet reste le même, la description impliquée par un usage particulier du nom n'affecte pas la vérité ou la fausseté de la proposition où figure le nom. » (Russell , *The Problems of philosophy*, 1912 tr.fr Rivenc, Paris, Payot 1989,p.76-7)

[2] «La proposition “Romulus a existé” ou “Romulus n'a pas existé” introduit une fonction propositionnelle, parce que le nom “Romulus” n'est pas vraiment un nom mais une espèce de description tronquée. Il représente une personne qui a fait telles et telles choses, qui a tué Remus, fondé Rome, etc. C'est un raccourci de cette description ; si vous préférez, c'est un raccourci de « la personne qui était appelée « Romulus » ». Si c'était vraiment un nom, la question de l'existence ne se poserait pas, parce qu'un nom doit être un nom de quelque chose ou ce n'est pas un nom, et s'il n'y a personne de tel que Romulus, il ne peut y avoir de nom pour cette personne qui n'est pas là, de sorte que ce simple mot de « Romulus » est en fait une espèce de description tronquée ou télescopée, et si vous pensez que c'est un nom vous allez commettre des

² Je dois beaucoup aux analyses de Jackson 1998, qui ont ravivé mon désir de faire le point sur la théorie de Russell.

erreurs logiques.» (*The Philosophy of Logical Atomism*, 1918, tr. J.M. Roy, Paris, PUF 1989, p.404)

De tels passages suggèrent une lecture sémantique de TDR. La thèse TDR peut être énoncée de la manière suivante:

Toute phrase de la langue naturelle de la forme

(1) « NN est G »

est « en réalité » une phrase de la forme

(2) Le F est G

(3) Il y a un F qui est G et tout F lui est identique

Les termes « en réalité », « abréviation », « tronquées », « paraphrase » sont importants : Russell dit que la *forme logique* des phrases contenant des noms propres est la même que celle des phrases contenant des descriptions³. Il ne dit pas que les descriptions constituent le *sens* des noms propres, ni qu'elles sont synonymes à ceux. Il ne dit pas qu'il y a une *unique* description substituable à tout nom « NN ». Enfin, Russell fait un contraste clair entre noms propres du langage ordinaire, comme « Napoléon » ou « Israël » et noms propres *logiques*, notées par des lettres *a, b, c, ...* par opposition aux variables *x, y, z, ...*⁴

TDR se formule aujourd'hui (voir par exemple Recanati 1993, Neale 1990) comme une théorie sémantique, au sujet de la signification de certaines expressions du langage naturel, les noms propres, les descriptions, ou d'autres expressions dites « référentielles », et au sujet des conditions de vérité des phrases qui contiennent de telles expressions. Mais il est important de noter que dans nombre d'écrits, Russell ne propose pas TDR comme portant sur le langage, mais sur la pensée d'un individu qui utilise un certain type d'expression linguistique. La citation [1] est claire sur ce point : il s'agit d'explicitement « la pensée du locuteur ». Ce trait est évidemment lié au fait, bien

³ ce point fut excellemment analysé jadis par David Kaplan (1970)

⁴ cf. *Principia*,

connu, que Russell introduit sa notion de description en 1905 comme plus tard en termes d'une distinction entre deux types de connaissances, directe ou par « acointance » (selon la traduction à présent consacrée) et indirecte ou par « description », et non pas entre deux types de référence, ou deux types de signification. Une manière plus perspicace de formuler (TDR) serait sans doute :

(TDR*) Pour tout nom, tout locuteur et toute occasion d'usage du nom, il y a au moins une description telle qu'afin de rendre explicite la pensée qui est dans l'esprit du locuteur en cette occasion, on doit utiliser une expression dans laquelle le nom est remplacé par la description.(Sainsbury 1993 : 86)

C'est cette thèse que je désignerai par « TDR » dorénavant .

Deux choses choquent un lecteur contemporain dans la théorie de Russell. La première est qu'elle semble nous dire que les phrases contenant des noms propres sont « en réalité » des phrases générales, contenant des quantificateurs. Cela choque notre bon sens post-frégéen, puisque nous considérons depuis Frege les quantificateurs comme « Tous » ou « quelque » ne sont justement pas des expressions référentielles, et qu'il y a une différence essentielle entre faire référence à un objet et prédiquer quelque chose d'un objet, ou affirmer qu'il tombe sous un concept. Pour un post-fregéen, la référence n'implique pas la généralité, ni inversement (Geach 1962).

La seconde est que l'image générale de la référence qu'elle semble présupposer nous paraît largement fausse. Il n'est pas aisé, quand on aborde les questions philosophiques portant sur la référence, de savoir dans quel cadre elles se placent. Comme je l'ai déjà remarqué, on ne sait pas très bien s'il s'agit purement de sémantique, ou bien si l'on ne parle pas de la nature de la pensée en général, ni si l'on ne traite pas indirectement de questions ontologiques, et la théorie de Russell ne manque pas de telles implications. Mais si l'on s'en tient à la seule philosophie du langage, il y a une certaine image générale de la fonction des signes et du langage que nombre des discussions récentes semblent mettre en question. C'est la thèse selon laquelle le langage vise à véhiculer des informations sur les choses et à les communiquer à autrui. Cela veut dire que les choses ont certaines propriétés, et que les signes que nous utilisons visent à

transmettre des informations quant à ces propriétés. Nos signes linguistiques sont conventionnels, mais ils ont pour but de véhiculer la manière dont nous nous représentons les choses. C'est cette image, essentiellement celle de Locke, qui semble visée par les théories de la référence directe. Ces théories nous disent en substance que pour désigner et faire référence à un objet, il n'est pas nécessaire que les signes représentent quoi que ce soit, et que l'usage des noms est parfaitement assuré pragmatiquement sans cette fonction descriptive et représentative. Il y a certes de nombreuses raisons indépendantes de la théorie de la référence de douter l'image représentationniste, mais son rejet unilatéral semble peu motivé. Quel voyageur dans un pays dont il ne connaît pas la langue pourrait douter, par exemple, au moment où il a besoin d'acheter une brosse à dents et ne sait pas quel mot employer, que les mots servent à désigner des choses, et à les représenter ?

2. Objections et réponses

Je vais me contenter de reprendre les principaux arguments récents contre la théorie russellienne de la référence des noms propres, et d'y répondre. Je serai obligé de présupposer une certaine familiarité avec ces discussions, mais j'espère que leurs enjeux seront assez clairs. Je ne discuterai pas des arguments considérés en général comme allant en faveur de la TRD, comme l'argument des existentiels négatifs, ou celui des contextes d'attitudes, mais seulement des arguments supposés dirimants contre cette théorie.

Objection 1. L'argument de la régression

La théorie russellienne des descriptions appliquée aux noms propres est essentiellement incomplète. Elle explique la référence d'un mot en faisant appel une ou plusieurs descriptions appliquées à ce mot. Mais comment s'explique la référence de ces autres mots ? On semble entrer dans une régression à l'infini.

Ce type de régression est semblable à celui que l'on invoque contre la théorie lockéenne des idées : si signifier quelque chose par un signe, c'est avoir une certaine

idée dans l'esprit, qu'est-ce qu'il va donner la signification de cette idée dans l'esprit sinon une autre idée, et ainsi de suite? Un argument semblable préside aux considérations de Wittgenstein sur les règles : suivre une règle ne peut pas être affaire d'avoir une interprétation ou un équivalent (mental ou linguistique) de la règle, car il faudrait alors spécifier une autre règle pour interpréter la règle, et ainsi de suite.

Réponse : TDR explique la référence d'un mot par la possession, par ce mot, de propriétés associées à lui par un locuteur. Elle ne soutient pas que ce locuteur doive avoir des mots pour désigner ces propriétés. Les descriptions définies associées aux noms propres sont supposées désigner ces propriétés associées, mais rien ne dit dans la théorie que le sujet qui emploie le nom propre a des mots pour désigner ces propriétés.

2. TRD élimine la relation de référence

C'est une conséquence de la remarque selon laquelle TRD choque notre bon sens post-frégéen. TRD dit que les noms sont des descriptions définies abrégées. Mais puisque les descriptions sont des expressions contenant des quantificateurs, elles ne peuvent pas assurer la référence.

Notons d'abord que Russell lui-même ne voyait pas les choses ainsi. Dès les *Principles*, il intégrait les descriptions parmi les expressions dénotantes. Il n'emploie pas si souvent la notion de référence, mais on ne voit pas pourquoi la relation de dénotation, en tant que relation entre une expression et ce qu'elle dénote, ne serait pas une relation de référence. Certes Russell insiste de manière répétée sur le fait que les descriptions ne sont pas des noms, mais des symboles incomplets, mais on ne voit pas pourquoi il soutiendrait que seuls les noms dénotent ou réfèrent.

Pour comprendre ce point, on peut opposer le cas de descriptions comme « le basketteur le plus grand de l'équipe des Giants », qui dénotent, on peut le présumer, un individu, avec les descriptions non dénotantes, comme « La ménagère de moins de 50 ans » ou même des descriptions du type de celles que Donnellan (1972) appelle « attributives » comme « le président de la République est chef des armées », qui ne dénotent pas un individu particulier, mais un individu, quel qu'il soit, répondant au rôle

décrit par la description. La vérité de phrases contenant la seconde description n'implique pas l'existence de la ménagère en question. En revanche l'analyse russellienne de « Le F est G » n'implique pas que cette phrase est vraie quand le F n'existe pas. Cela veut dire qu'il y a une différence essentielle entre des descriptions du premier type et des descriptions du second type : les premières visent à dénoter quelque chose, pas les secondes, et par conséquent il y a un sens à parler de référence dans le premier cas et pas dans le second. Je reviens sur ce point dans l'objection 5.

3. L'objection de l'erreur

Un locuteur peut se référer à un objet au moyen d'un mot sans savoir quoi que ce soit sur les caractéristiques distinctives de l'objet et même quand la plupart de ce que les autres locuteurs croient sur l'objet est faux.

C'est sans doute Donnellan (1972) qui a le plus clairement énoncé cette objection : il oppose les usages référentiels des descriptions aux usages attributifs. L'exemple standard d'une description en usage référentiel est celle du cas où je désigne, dans une soirée, un individu comme « l'homme au verre de Martini » alors même que l'individu en question ne boit pas de Martini, mais de l'eau minérale. Dans ce cas ma description est fautive quant à l'objet désigné, mais j'ai néanmoins réussi à faire référence à l'objet. Une description en usage attributif en revanche, comme dans « le Président de la République chef des armées » ne désigne pas un individu particulier, mais tout individu, quel qu'il soit, dont la description est vraie (une seule et même description, comme « le meurtrier de Smith » peut avoir deux usages distincts, référentiel ou attributif). Une variante de cette objection a été formulée par Putnam (1975) au sujet des termes d'espèces naturelles: je ne sais pas distinguer un orme d'un hêtre, mais cela ne m'empêche pas, quand je parle d'ormes de faire référence à des ormes ; je suppose que les experts en sylviculture le savent, et il y a une division linguistique du travail. On objecte que si TRD était correcte, le locuteur devrait, en parlant d'ormes ou de hêtres, posséder une description identifiante, ce qui n'est pas le cas. A cela on peut répondre que notre locuteur fait bien référence à des ormes quand il emploie le mot « orme », mais qu'il ne sait pas comment les distinguer des hêtres. Tout ce qu'il sait est que ce

sont appelés des ormes par les experts de sa communauté. De même je peux employer un nom propre saisi au cours d'une conversation pour désigner un individu dont je ne sais rien, sinon que les autres l'appellent par ce nom. La description ici est ce que l'on appelle une description nominale, de la forme « l'individu appelé 'N' ». Russell suggère cette théorie à plusieurs reprises (cf. Engel 1985). On dit (Kripke 1972) qu'elle est circulaire parce qu'elle contient la mention du concept à expliquer « appelé », ou la notion même de référence. Mais on peut se passer, pour l'exprimer de mentionner la référence. Il suffit de dire que la propriété que les ignorants associent au mot « orme » est que les ormes ont toute propriété que les experts attribuent aux ormes. En bref, la réponse à l'objection de l'erreur est : pour qu'il y ait référence, il suffit que l'objet désigné ait les propriétés que les locuteurs associent à l'objet, ce qui est compatible avec le fait que l'objet n'ait pas la plupart des propriétés que les locuteurs lui attribuent.

4. *L'objection des ensembles divergents de propriétés*

En disant ce qui précède, je me dissocie de la thèse selon laquelle à tout nom propre est supposé correspondre une seule description identifiante. Russell ne soutient d'ailleurs jamais cette thèse. L'emploi d'un nom propre est compatible avec son association, par le locuteur, à plusieurs descriptions, comme Russell le dit clairement dans le texte [1]. Wittgenstein, au sujet du nom « Moïse » dans les *Investigations philosophiques* (§ 79), puis Strawson (1959) et Searle (1958) ont soutenu que les noms propres peuvent être associés à une multiplicité ou des paquets de descriptions. Ils ont voulu ainsi rejeter le mythe d'une description unique individualisante qu'ils croyaient voir chez Russell. Mais on objecte alors que *la théorie des paquets de descriptions ne peut pas assurer la relation de référence voulue : car si les propriétés associées à un mot diffèrent considérablement d'un locuteur à un autre, comment la référence peut elle être fixée ?*

Réponse. Premièrement c'est une possibilité souvent très théorique. Les propriétés que j'associe à Zizi Jeanmaire et celles que vous associez à Zizi Jeanmaire ne diffèrent sans doute pas beaucoup, et nous pensons sans doute vous et moi à un truc à plumes. Si

vous n'associez aucune propriété, alors tout simplement vous ne savez pas qui est Zizi Jeanmaire, ce qui est dommage pour vous mais n'a rien de problématique pour TRD si l'on accepte la théorie descriptive nominale. Deuxièmement, ce n'est un problème que si l'on suppose que les propriétés identifiantes doivent être nécessaires et suffisantes. Or précisément rien n'engage TRD à cela.

5. *L'objection que les significations ne sont pas dans la tête*

Russell formule souvent, en particulier dans les *Problèmes de philosophie* sa TRD comme si elle spécifiait les propriétés qui sont dans la tête d'un locuteur individuel, comme on l'a vu plus haut, et c'est ainsi que nous avons compris TRD en général. Mais on soutient souvent, dans une veine « externaliste » que la référence dépend de ce qui n'est pas dans la tête (Putnam 1975). Il y a en effet deux manières au moins de construire TRD : comme une théorie de la référence d'un locuteur individuel, et comme une théorie de la référence pour une communauté. Il n'est pas ici question de prendre parti pour ou contre l'externalisme, ou pour ou contre ce que l'on appelle une forme d'individualisme au sujet de la pensée et de la communication. Mais si on adopte, comme on l'a fait ici, une version individualiste et relative à un locuteur individuel de TRD, il n'est pas du tout évident que TRD fasse de la référence une propriété de ce qui est *interne* à un individu et à sa pensée. Selon TRD, ce qui fixe la référence de mots tels que « Londres » ou « eau » c'est une combinaison de propriétés associées à un mot et de faits du monde. Il est donc faux que le monde ne contribue pas à fixer la relation de référence, et que les descriptions n'associent que des propriétés internes à la pensée du sujet (i.e la lecture internaliste de TRD* n'est pas forcée).

On répondra sans doute que c'est insuffisant, et que TRD, dans la version russellienne, si elle peut lier la référence des noms à des propriétés d'un monde parmi d'autres possibles, ne permet pas de lier la référence aux propriétés d'un objet dans *ce monde*, le monde réel. Et ceci conduit à ce que l'on considère habituellement comme l'objection majeure à TRD.

6. *L'objection de la portée des noms dans les contextes modaux (Kripke)*

L'objection la plus cruciale à TRD est celle de Kripke 1972, sur la portée des noms propres par rapport à celle des descriptions dans les contextes modaux.⁵

Si dans « *a* est *F* » « *a* » était une description définie déguisée, alors les conditions de vérité de

(a) Aristote aurait pu ne pas être le philosophe

devraient être les mêmes que celles de

(b) Le philosophe aurait pu être ne pas être philosophe

(dans l'hypothèse où « Le philosophe » est la description tronquée substituable à « Aristote »). Mais (a) est soit contradictoire, si la description définie a une portée étroite, soit vrai si la description a une portée large. Les noms propres ordinaires ne comportent au contraire aucune variation de portée. Ils désignent toujours le même individu dans tous les mondes possibles. Ils sont des désignateurs rigides. Au contraire, les descriptions ne sont pas des désignateurs rigides, car elles peuvent désigner des individus distincts selon les mondes possibles considérés. « Le président de la république » est Chirac, mais il aurait pu être Jospin, Le Pen, ou Chevenement. Bref

(a) diffère en contenu de

(c) Aristote aurait pu ne pas être Aristote

Cette objection est souvent formulée sous l'hypothèse que Russell aurait soutenu que les noms propres ont le même sens, ou sont synonymes avec, des descriptions définies, ou qu'elles ont le même contenu sémantique que des descriptions définies. En ce cas, l'argument de Kripke montre bien qu'il y a une différence, que l'on peut énoncer ainsi :

Les noms propres prennent toujours une portée large dans les contextes modaux, alors que les descriptions sont susceptibles de varier en portée (large ou étroite)

⁵ Pour une analyse détaillée de cette objection, cf. Engel 1985, Recanati 1993, Stanley 1997

Mais, comme l'a remarqué Dummett dès 1973, cette objection ne montre en rien que TRD est fautive, car on peut très bien tenir les noms propres comme des abréviations de descriptions définies à portée large, ou « rigidifiées », du type :

Le F dans le monde actuel est G

Notons au passage que ceci peut très bien se traduire en termes russelliens par

Il y a un F dans le monde actuel tel que tout F dans le monde actuel lui est identique, qui est G en w

Si l'on disait que les descriptions ne sont pas référentielles, il faudrait dire que les descriptions rigidifiées ne sont pas référentielles, ce qui est incroyable.

En d'autres termes, la thèse fondamentale de TRD n'est pas que les noms propres sont synonymes *en tous contextes* à des descriptions, mais que le mécanisme par lequel les noms et les descriptions réfèrent à des objets est le même, à savoir par la possession de propriétés associées. Cette thèse est parfaitement compatible avec le fait que le comportement référentiel des noms et des descriptions définies diffère dans différents contextes, et avec la thèse selon laquelle leur sens (sémantique, pragmatique) diffère.

Pour comprendre ce point, on peut s'appuyer sur une distinction, due à Dummett (1973), entre le contenu *assertorique* et le contenu *ingrédient* d'un énoncé. Le contenu assertorique d'un énoncé est ce qui est dit par cet énoncé. En gros, en vocabulaire plus traditionnel, c'est la proposition exprimée par l'énoncé. Les propositions peuvent être vraies ou fausses, mais pas relativement à un contexte, un lieu ou un temps. Le sens ou contenu ingrédient est la contribution d'une phrase à une phrase complexe dont elle fait partie, sa valeur sémantique compositionnelle.

Par exemple, les phrases suivantes sont identiques en sens assertorique et distinctes en sens ingrédient

- (a) Le président est George W. Bush
- (b) Le président actuel est George W. Bush

(c) Le président ici est George W. Bush

La différence entre (a) d'une part et (b) et (c) n'est pas vériconditionnelle, mais pragmatique. Dans chacune une présupposition est présente qui n'est pas présente dans (a). Mais on peut annuler ces présuppositions :

(d) Il sera toujours vrai que le président actuel est George W. Bush

(e) Il sera toujours vrai que le président est George W. Bush

Ces deux phrases ont un sens ingrédient différent : la première est vraie, mais la seconde fausse (*thanks goodness !*). Il en est de même pour

(f) Partout, le président ici est George W. Bush

(g) Partout le président est George W. Bush

Revenons maintenant à l'argument kripkéen des portées.

On y inférait du fait que « Aristote est Aristote » et « Aristote est le philosophe » impliquent des différences dans les contextes modaux, que les deux phrases ont différents contenus. Mais si l'on distingue contenu assertorique et contenu ingrédient, cette inférence n'est pas valide. De « Aristote aurait pu ne pas être le philosophe » et d'« Aristote aurait pu ne pas être Aristote », on ne peut qu'inférer que ces deux phrases ont un sens ingrédient distinct. De même pour les croyances : ma croyance qu'il pleut maintenant est certainement différente de ma croyance qu'il pleut, mais cela ne montre en rien que je n'ai pas, dans les deux cas, la croyance qu'il pleut. La croyance est une attitude propositionnelle indépendante du contexte : elle ne varie pas en valeur de vérité d'un lieu et d'un temps à un autre.

Le même genre d'argument s'applique à tous les scénarios qui sont supposés montrer que la référence change selon les contextes, comme la fameuse histoire de Terre Jumelle de Putnam. Dans le cas où j'apprends que sur Terre jumelle ce que j'appelle sur Terre de l'eau est en fait XYZ et donc que mon jumeau sur Terre Jumelle ne croit pas que ceci est de l'eau mais qu'il a des croyances sur de la jumelleau, j'apprends

quelque chose sur les propriétés différentes associées à « eau » dans un contexte et dans un autre, mais pas que « eau » n'est associé à aucune propriété (Jackson 1998).

Conclusion

J'ai présenté essentiellement des arguments négatifs, destinés à montrer que les critiques de TRD ne peuvent pas avoir la portée qu'on leur accorde. Cela ne fait pas une théorie positive de la référence des noms propres. Le point positif de TRD se réduit, si ce que j'ai dit est correct à ceci : la référence n'est pas, une relation directe, au sens où elle ne pourrait pas passer par l'intermédiaire de l'existence de propriétés des choses, et de propriétés que les locuteurs associent aux choses quand ils utilisent des signes. Mais d'une part ce n'est pas incompatible avec la théorie dite causale de la référence : l'existence d'une chaîne causale implique cette constance des propriétés. Ni non plus ce n'est incompatible avec ce que Gareth Evans appelle « le principe de Russell : « toute proposition que nous pouvons comprendre doit être composée uniquement de constituants dont nous avons l'expérience directe ». Si on entend ce principe comme disant que nous associons aux noms une certaine information à laquelle nous avons accès, information qui sert à suivre à la trace l'objet de référence. Cela n'interdit en rien non plus de soutenir que les descriptions associées aux noms peuvent varier en signification selon les contextes linguistiques, et qu'elles sont essentiellement liées aux contextes au sens où les indexicaux, les pronoms personnels, et les autres termes démonstratifs le font. En ce sens, la théorie de la rigidité des noms est parfaitement correcte. Mais elle n'implique en rien la fausseté de TRD.

REFERENCES

- Clementz, F. ed. 1990 *Bertrand Russell, de la logique à la politique*, Hermès, Paris, CNRS
- Donnellan, K. 1972 « Proper names and identifying descriptions », in Davidson, D. & Harman G. eds, *Semantics for Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 356-379
- Dummett, M. 1973 *Frege, Philosophy of Language*, London: Duckworth
- Engel, P. 1985 *Identité et référence, la théorie des noms propres chez Frege et Kripke*, Paris, Presses de l'École normale supérieure.
- Evans, G. 1982 *The Varieties of Reference*, Oxford: Oxford University Press
- Geach, P.T. 1962, *Reference and Generality*, Ithaca, NY: Cornell University Press
- Jackson, F. 1998 'Reference and Description Revisited', *Philosophical Perspectives*, vol. 12, Language, 201-218
- Jacob, P. 1993 "La réhabilitation de John Stuart Mill dans la philosophie analytique contemporaine", in R. Klibansky & D. Pears (dir.) *La Philosophie en Europe*, Paris, Folio, Gallimard, pp. 586-640.
- Kaplan D. (1972) "What is Russell's Theory of Descriptions?", in D. Pears, ed. *Bertrand Russell, A Collection of Critical Essays*, New York: Anchor books, 227-244
- Kripke, S. 1972 *Naming and Necessity*, 2nd ed. 1981, Blackwell, Oxford, tr.fr. *La logique des noms propres*, Paris, Minuit 1985
- Neale, S. 1990, *Descriptions*, Cambridge Mass: MIT Press
- Putnam, H. 1975 "The Meaning of 'Meaning' ", *Philosophical Papers*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press.
- Recanati, F. 1993, *Direct Reference*, Oxford, Blackwell
- Russell, B. 1912 *Problems of Philosophy*, Oxford, tr.fr. *Problèmes de philosophie*, Paris Payot
 1914 *Principia Mathematica*, Cambridge, Cambridge University Press
 1956 *Logic and Knowledge*, London: Allen & Unwin, tr.fr. partielle *Ecrits de logique philosophique*, Paris: PUF 1989
- 1959 "Mr Strawson on Referring", in *My philosophical Development*, London, Allen and Unwin, tr.fr. *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard
- Sainsbury, M. 1993 "Russell on Names and communication", in I. Irvine & G. Wedeking, eds,

Russell and Analytic philosophy, Toronto: University of Toronto Press, 3-21,
repr. in

Sainsbury 2002

Sainsbury, M. 2002 *Departing from Frege*, London: Routledge

Searle, J. 1958, "Proper Names", *Mind* 67 166-173, tr. fr in A. Rey ed. *theories du signe et du*

sens, vol. 2, Paris, Klincksieck 1976, p.102-111

Stanley, J. 1997 "Names and Rigid Designation", in B. Hale & C. Wright, eds *A Companion to*

the Philosophy of Language, Oxford: Blackwell

Strawson, P.F., 1950, "On Referring", *Mind*, 1950, rep in *Logico-linguistic Papers*, London:

Methuen 1971

1959, *Individuals*, London: Methuen, tr. fr *Les individus*, Paris Seuil

1975